



HAL
open science

Ce monde qui se soulève avec ma poitrine

Victor Fraigneau

► **To cite this version:**

Victor Fraigneau. Ce monde qui se soulève avec ma poitrine: Une exploration des modes d'imprégnation par l'olfaction. *Socio-anthropologie*, 2023, 48, pp.149-162. 10.4000/socio-anthropologie.16348 . hal-04496297

HAL Id: hal-04496297

<https://hal.science/hal-04496297>

Submitted on 13 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Ce monde qui se soulève avec ma poitrine

Une exploration des modes d'imprégnation par l'olfaction

VICTOR FRAIGNEAU

Résumé

Notre relation à l'air par la respiration et le sens de l'odorat construit un rapport privilégié au milieu dans lequel nous vivons, chargé d'une qualité de porosité, de pénétration, d'imprégnation. Cet article réunit les pistes théoriques qui gravitent autour du monde des odeurs sous le prisme d'une phénoménologie du corps qui parle de ce qui nous arrive comme sensibilité élémentaire par la respiration. Parmi les sensibilités qui participent à l'expérience, celles associées à la respiration ont en effet ceci de caractéristique leur indéfectible lien à son rythme et son caractère vital. Elles ouvrent ainsi à un sens du passage, du transfert, de la limite. L'association de la perception olfactive au processus essentiel de la respiration en dit donc beaucoup sur son utilité physiologique et caractérise au plus profond de nous notre inscription au monde.

Mots-clés : *respiration, air, olfaction, imprégnation, aspiration, olfaction*

Abstract

Our physiological connection with the air through respiration and olfaction creates a unique bond with the environment in which we live, marked by notable qualities such as porosity, penetration, and impregnation. This article consolidates theoretical perspectives that orbit around smells, examined through the prism of a phenomenology of the body. It delves into the physical act of breathing, which is perceived as an elemental sensitivity. Amongst the many sensations we experience, those that involve breathing are distinctly intertwined with its rhythm and its vital nature, thereby enabling a heightened awareness of passage, transmission, and boundaries. The association between olfactory perception and the process of respiration provides considerable insight into its physiological significance and underscores the manner in which we are inextricably linked to the world.

Keywords: *breathing, air, olfaction, impregnation, aspiration*

Baignées dans l'indéfini du milieu aérien comme les couleurs dans la lumière universelle, les odeurs apparaissent d'abord comme une spécification de cet acte élémentaire de la respiration qui nous relie incessamment au monde. Au sein de l'existence générale où nous sommes plongés, elles déterminent une essence particulière, mais elles ne la captent que dans sa relation avec notre propre être, tel qu'il est distingué entre tous les autres par le mouvement, le besoin et l'affection ; elles naissent du commerce entre le moi et les choses et il est naturel qu'elles se greffent par suite sur la fonction dont le continuel exercice atteste la présence de la vie en nous¹.

Ainsi commence le texte du philosophe Jean Nogué paru en 1936, *Essai d'une description du monde olfactif*, qui ouvre fort à propos une réflexion sur l'essence du monde qu'il nous est donné de prélever par l'olfaction et sur son activation si particulière, comme un présent laissé par le transfert d'air de la respiration. Parmi les sens qui participent à l'expérience, le sens de l'odorat est en effet caractérisé par son indéfectible origine à partir de la respiration, l'inhalation à proprement parler. Il est ainsi un sens pénétrant, sens du passage, du transfert, de la porosité et de la limite. C'est également un sens du vivant lié à la nécessité vitale de la respiration et à son rythme. La respiration est essentielle à l'existence humaine, et lorsque nous inspirons, nous sentons. En dehors des troubles de l'olfaction, il n'est pas possible d'empêcher sa perception. « Si sentir, c'est fondamentalement respirer, alors sentir possède une prééminence sur les autres sens, il est le premier parmi les sens qui conditionne l'ensemble de toute perception². » D'un point de vue anthropologique, l'odorat nous informe aussi des dangers de l'environnement chimique, il nous sert à nous orienter, et caractérise de nombreuses façons et à de nombreux degrés nos relations sociales, esthétiques, environnementales. « Les stimuli olfactifs peuvent eux aussi participer de formes efficaces de cognition spatiale, celle qu'autorise le "nez cardinal" dans les diverses tâches d'orientation (repérage, guidage, détection, évitement). Ils témoignent ainsi de ce que nos yeux seuls, bien souvent, ne savent discerner³. » Sens longtemps mis à l'écart d'un approfondissement scientifique, il parle pourtant d'un rapport au monde tout à fait particulier, lié au rythme, à l'attention, aux rituels de vie. Les odeurs s'imprègnent dans notre mémoire et, à travers nos sentiments, elles constituent aussi des marqueurs de l'environnement que nous

1 Nogué J. (1936), « Essai d'une description du monde olfactif », dans Janet P., Dumas G. (dir.), *Journal de psychologie normale et pathologique*, p. 230.

2 Dulau R. (2005), « La mesure des odeurs. Du matériel à l'immatériel », dans Paquot T., Younès C. (dir.), *Géométrie, mesure du monde*, Paris, La Découverte, p. 217.

3 Candau J., Wathelet O. (2006), « Le nez cardinal », *Sigila*, 18, *Secrets des sens – Segredos dos sentidos*, p. 57-58.

suivons ou desquels nous sommes repoussés : « l'odeur est souvent le témoin évanescant, la trace labile d'une présence révolue ou l'annonce d'une présence future⁴ ». Que racontent alors les mouvements primitifs de la respiration de notre perception du monde par l'odorat ? Évidemment, il ne s'agit pas simplement de présenter une relation mécanique – ou thermodynamique –, mais bien d'enquêter sur le phénomène si particulier que nous activons quand nous respirons, sur sa portée ontologique et signifiante. La lecture phénoménologique, ou encore celle d'une certaine sémiotique incarnée, seront donc dans ce domaine d'une aide primordiale, d'autant plus qu'elles émergent le plus souvent d'observations psychologiques voire psychiatriques. Il y a bien un compagnonnage certain entre ces disciplines et celles de la sociologie et de l'anthropologie des sens, que cet article entend explorer en s'intéressant à ce qui se passe d'élémentaire en respirant.

Insuffler

Le psychiatre et phénoménologue allemand Hubertus Tellenbach décrivait en ces termes le rapport ambigu aux sens oraux : « dans l'olfaction et la gustation réceptives, nous sommes par force liés aux conditions environnantes de notre relation naturelle au monde. Nous *devons* sentir et goûter, parce que nous *devons* respirer et nous alimenter⁵ ». La prégnance olfactive construit des rapports complexes d'acceptation et de contrainte, de consentement ou de refus, d'attrait et de répulsion, et ce depuis nos racines évolutives les plus éloignées. La continuité de la respiration nous impose cette relation particulière au monde. Une tonalité olfactive nous arrive d'abord malgré nous, par un envahissement pénétrant, quelles que soient sa qualité ou notre volonté à nous y immerger. Il nous est parfois possible de nous *mettre à disposition* de la sensorialité olfactive, de la provoquer quand nous avons détecté la source ou encore de nous en écarter par le mouvement si elle est locale, ou géographiquement si elle est étendue – bien que cette liberté ne soit pas systématique. On observe de ce fait une grande variété de comportements individuels ou sociaux d'évitement ou de traitement des nuisances olfactives depuis leurs effets ou leurs causes (Bonnefoy, 2007).

Il ne nous est pourtant pas interdit de confirmer par des actes de choix les mouvements (internes et externes) involontaires découlant de cette mise en ambiance, c'est-à-dire de nous orienter, selon notre arbitraire, pour ou contre. *Dans cette mesure, nous pouvons disposer en retour par nous-mêmes de ce qui fut disposé pour nous⁶.*

4 Holley A. (1999), *Éloge de l'odorat*, Paris, Odile Jacob, p. 123-124.

5 Tellenbach H. (1985), *Goût et atmosphère*, Paris, Presses universitaires de France, p. 23.

6 *Ibid.*, p. 25.

C'est l'effort de *faire attention* et de *se dégager* que nous pouvons comprendre chez Henri Bergson dans sa réflexion sur les sensations : « tantôt, en effet, nous avons à faire effort pour apercevoir cette sensation, comme si elle se dérobaît ; tantôt au contraire elle nous envahit, s'impose à nous, et nous absorbe de telle manière que nous employons tout notre effort à nous en dégager, et à rester nous-mêmes⁷ ». Il introduit, à sa manière, une des particularités premières de l'odorat, son double caractère, à la fois de subtilité à peine perceptible et de contrainte de sa perception, de laquelle on ne peut se soustraire. La sociologie confirme en tout cas qu'un lien intime avec une odeur provoque des réactions émotionnelles plus intenses que les odeurs abstraites construites par le langage (Cerulo, 2018).

La respiration permet cette relation toute en intimité, et souvent en fugacité, entre le corps, la conscience et le monde. Dès l'Antiquité grecque, le souffle porte avec lui un sens riche : c'est le *pneuma*, πνεῦμα, désignant le souffle du vent qui a la valeur de l'annonciation d'une fortune ou d'une prospérité, le souffle de l'humain lié à la respiration et le souffle de vie qui est directement divin. « Parti de l'air, le circuit des odeurs y revient : monte par émanation, descend vers l'amour, la mort, le savoir et remonte. Parti du vent, de l'âme, le circuit retourne vers l'âme, dans le souffle du vent⁸. » De l'inspiration à la spiritualité il y a un pont évident, mais nous retiendrons surtout que le *pneuma* se comprend comme l'élément aérien en même temps habité d'une vitalité spirituelle et invitant à une connaissance étendue du monde invisible.

Les odeurs furent l'aspect le plus puissant de la matière vivante et enveloppante que les philosophes du stoïcisme ont décrit comme le *pneuma*. Cette force vitale donnait son énergie à la matière et était présente dans et autour de toutes choses, même de ces objets que nous considérons comme inanimés. À son plus haut niveau, le *pneuma* faisait partie de l'esprit et constituait l'âme. Il était également présent à un niveau commun, se mouvant dans et autour des personnes et des choses. Les odeurs, instables et puissantes, émanaient du *pneuma* et pénétraient le corps directement par le nez pour affecter le cerveau⁹.

Sans nous égarer sur cette piste métaphorique, gardons à l'esprit que la sensorialité olfactive reste en quelque sorte un souffle, une

7 Bergson H. (1908), *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Alcan, p. 30.

8 Serres M. (2014), *Les cinq sens*, Paris, Fayard/Pluriel, p. 226.

9 Karmon D., Anderson C. (2016), « Early Modern Spaces and Olfactory Traces », dans Richardson C., Tara Hamling H., Gaimster D. (dir.), *The Routledge Handbook of Material Culture in Early Modern Europe*, Londres, Routledge, p. 357 (nous traduisons).

diffusion extensive à partir de laquelle il nous est possible d'explorer le monde plus avant. Il se passe bien quelque chose de l'ordre de l'amplitude quand nous respirons, une puissante volonté d'atteindre tout le milieu aérien qui s'étend autour de nous.

« Dans l'inspiration, le gonflement de la poitrine augmente en même temps qu'une tension croît ; qui à l'apogée se transforme en résolution libératrice de l'expiration, celle du "se répandre" [*Sich-Verströmens*] dans l'amplitude [*die Weite*]¹⁰. » Comme le résume le psychiatre Thomas Fuchs dans cette formule qui n'est pas sans rappeler l'envoi d'Henri Michaux¹¹, à toute mise en tension de l'inspiration répond une expiration libératrice, dans un cycle perpétuel qui à chaque occurrence porte une potentialité extensive. Lorsque je respire, je n'effectue jamais seulement un geste musculaire mécanique, mais ce mouvement à la portée psychologique et anthropologique prend un sens encore supérieur lorsqu'il est chargé d'un effluve significatif.

Nous retrouvons alors le propos de Jean Nogué, où le souffle est encore une ouverture du dedans au dehors, une porosité. Que notre corps ait la capacité d'accueillir le volume d'air transportant le panache olfactif n'est pas anodin selon lui : c'est un espace laissé à l'hospitalité fertile. Pour le philosophe, l'odorat est déjà un sens du temps et de l'espace, c'est surtout un sens de la présence et de la direction sensible, un sens de la profondeur et de la dynamique synergique du vivant : « un sens de la vie qui se fait et se défait¹² ». Sur le plan physiologique, nous pouvons considérer le nez comme un appareil d'une riche complexité destiné, avec l'odorat, au prélèvement environnemental : par exemple, le mucus et les cils vibratiles nous protègent des agressions microscopiques (poussières, bactéries, virus, etc.) ; ils se développent dans la muqueuse des cornets nasaux qui peut se gonfler ou se rétrécir, garantissant la maîtrise de la température de l'air inspiré, son humidité, sa filtration.

L'odeur est portée par le souffle puisé à l'air environnant ; elle épouse la courbe même que décrit l'air inhalé pour emplir l'espace qui lui est ménagé dans l'organisme. Comme son véhicule, l'odeur subit aussi un passage de l'extérieur à l'intérieur, et ce passage est d'autant plus significatif que l'odeur, si elle est suspendue pendant l'expiration, n'a pas besoin d'être restituée comme cet air que nous ne faisons qu'emprunter au milieu dans un échange perpétuel¹³.

10 Fuchs T. (2000), *Leib, Raum, Person*, Stuttgart, Klett Cotta, p. 118 (nous traduisons).

11 « Parfois je respire plus fort et tout à coup, ma distraction continuelle aidant, le monde se soulève avec ma poitrine » (Michaux H. (2004 [1935]), « En respirant », dans *La nuit remue*, Paris, Gallimard, p. 31).

12 Nogué J. (1936), « Essai d'une description du monde olfactif », art. cité, p. 231.

13 *Ibid.*, p. 234.

L'association de la perception olfactive au processus essentiel de la respiration en dit beaucoup sur son utilité physiologique et caractérise au plus profond de nous notre fusion au monde. Nous respirons au rythme du monde et il s'imisce en nous, littéralement lorsque ses molécules nous pénètrent. « Quand nous reniflons quelque chose, nous aspirons profondément en nous cette sensation, nous l'assimilons, pour ainsi dire très étroitement à nous, par le processus vital de la respiration¹⁴. » Cette particularité, motrice de nos relations sociales selon le sociologue Georg Simmel, nous rapproche, ou nous éloigne, les uns des autres de manière instinctive. C'est bien selon lui l'atmosphère d'autrui qui nous est premièrement donnée d'accueillir en respirant son odeur. Nous comprenons dès lors qu'une pensée hygiéniste chercherait à s'éloigner de cette proximité, alors même qu'elle est présentée comme socialement constitutive.

Sentir l'atmosphère de quelqu'un, c'est percevoir de façon la plus intime sa personne, qui atteint pour ainsi dire sous une forme aérienne le plus intime de notre être sensible, et ceci est de l'ordre de l'évidence : chez une sensibilité extrême aux impressions olfactives, ce phénomène doit conduire à opérer un choix et une prise de distance, qui forment en quelque sorte l'une des assises sensibles de la réserve sociologique de l'individu moderne¹⁵.

Ce que nous présentons ici, par la voix de Simmel dont l'intérêt pour cette sociabilité particulière a parfois été mal compris, c'est justement le possible abandon à la sensualité de l'autre et, bien entendu, à la sensualité des lieux. Un lien interindividuel peut se créer sur la base d'un accord sensoriel, d'attraction ou de répulsion, et construit tout de même une cohésion affective, fût-ce en creux. Celle-ci peut dessiner une entente voire un sentiment de responsabilité commun pour agir sur les caractères sensoriels d'un milieu habité. C'est ce que nous comprenons du sociologue allemand lorsqu'il propose que, sous un certain angle, la communauté émerge de l'acceptation ou du rejet de l'odeur de l'autre. Ainsi commentée par Philippe Simay, nous réunissons la dimension sociale à ses conséquences pour l'urbanisme selon l'analyse d'Alain Corbin qui présente la transformation de la forme urbaine par volonté d'assainissement : « plus que tout autre sens, l'odorat est à l'origine de stratégies de distinction, de phénomènes d'agrégation et de ségrégation spatiales qui sous-tendent les modalités sensibles du partage de l'espace urbain et dessinent la cartographie des villes¹⁶ ».

¹⁴ Simmel G. (2013), *Les grandes villes et la vie de l'esprit* suivi de *Sociologie des sens*, Paris, Payot, p. 100.

¹⁵ *Ibid.*, p. 100-101.

¹⁶ Préface de Philippe Simay, dans *ibid.*, p. 33-34.

Dans son ouvrage majeur *Le miasme et la jonquille*, l'historien Alain Corbin s'est intéressé aux odeurs putrides dans l'espace domestique prémoderne et dans la ville classique. Il présente qu'un rejet de l'odeur a pris une part remarquable dans les structures sociales de l'habitat et de la ville et dans l'adoption de stratégies urbaines hygiénistes du XIX^e siècle qui contrôlent et effacent les odeurs de la ville. Amélioration des conditions sanitaires mise à part, Corbin regrette la conséquence actuelle de ces décisions politiques qui ont mené à « silence olfactif d'un environnement désodorisé¹⁷ ». La lutte contre l'odeur entraîne en ce sens l'anonymat de l'espace ; la négliger, c'est désincarner l'espace urbain de son caractère vivant et vécu.

En penseur de l'écologie politique, Ivan Illich considère lui aussi la désodorisation systématique et généralisée de la ville comme une perte d'aura, un effacement de l'idée de lieu même. L'aura des villes, qu'il souhaite retrouver, prend en compte entre autres le sens de l'olfaction et l'intègre à l'urbanité.

Il convient de voir dans l'entreprise de désodorisation de l'espace urbain utopique un aspect de l'effort des architectes pour « déblayer » celui-ci en vue de la construction de la capitale moderne. Pour le nez, une ville sans aura est littéralement un Nulle-part, une U-topie¹⁸.

Dans sa critique d'un oubli du sensuel, Illich reconnaît aussi à l'olfaction la capacité à nous saisir au plus profond de nous-mêmes : « Pour percevoir une aura, il faut du nez. Le nez, encadré par les yeux, se déploie sous le cerveau. Ce que le nez inhale finit dans les entrailles¹⁹. » Conscient de l'importance affective des odeurs et de leur réactivité immédiate, il s'en remet à l'instinct animal justement. Pour lui, négliger ce sens revient littéralement à participer à la « culture de la conspiration ». Oublier les conditions sociales et environnementales de la respiration, ces communs vitaux qui dépassent la seule qualité sanitaire, c'est collectivement asphyxier, comme le rappelle le récent ouvrage de Marielle Macé (2023), qui célèbre aussi les mondes où il est encore possible de respirer.

Pénétrer

Il nous apparaît dès lors que la sensorialité olfactive mobilise entièrement notre corporéité comme un *se laisser pénétrer*. Dans l'ambivalence, la complémentarité, la confusion et la porosité, nous nous ouvrons par l'odorat à bien des égards au domaine du *trans-*, plus

17 Corbin A. (2008), *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Flammarion, p. 28.

18 Illich I. (1988), *H2O. Les eaux de l'oubli*, Paris, Lieu Commun, p. 107.

19 Illich I. (2004), *La perte des sens*, Paris, Fayard, p. 343.

encore peut-être qu'au potentiel de l'*inter-* : transferts, transrelationnalité, transindividualités, etc. Cet attrait érotique et sexuel est évident quand nous songeons aux partenaires qui nous sont chers ou chères. Un ou une partenaire est dans cette compréhension sensuelle un ou une autre dont nous acceptons la proximité, dont nous consentons à l'emprise olfactive, auquel ou à laquelle nous abandonnons notre propre corps, mais aussi notre esprit.

L'odeur d'un corps, c'est ce corps lui-même que nous aspirons par la bouche, le nez, que nous possédons d'un seul coup comme sa substance la plus secrète et pour tout dire sa nature. L'odeur en moi, c'est la fusion du corps de l'autre à mon corps. Mais c'est ce corps désincarné, vaporisé, resté, certes, tout entier à lui-même, mais devenu esprit volatil²⁰.

À ce sens nous retrouvons le caractère d'assimilation non seulement d'une donnée matérielle, puis de sa signification, et même de son extension spirituelle. Un transfert s'opère quand nous sentons le corps de l'autre, un équilibre dynamique et doux : il ne s'agit pas d'une enveloppe qui se percerait, mais bien d'un changement d'état, pour ainsi dire, une métamorphose, une synergie, comme le confirme l'interprétation du sémioticien Jacques Fontanille sur ce commentaire de Sartre. « Du point de vue du sujet qui perçoit l'odeur, les enveloppes olfactives sont d'abord celles des autres corps, qui deviennent ensuite des enveloppes de son propre corps, et qui, pour finir, peuvent pénétrer à l'intérieur de ce dernier²¹. » Plus qu'un passage, c'est une véritable réciprocité.

L'appréciation interindividuelle de ces caractères olfactifs s'exprimerait ainsi de façon figurative, comme des vagues se heurtant, un flot parfois violent qui fait reparaître un parfum oublié, un marqueur olfactif qui nous est précieux. Dans les sociétés comme la nôtre, où le parfum corporel est un attribut courant de l'esthétique et de la représentation personnelle, cette communication olfactive construit des rapports sociaux complexes et transmet des informations intersubjectives comme une couche supplémentaire aux autres signaux de l'interaction sociale (Tonelli, 2011). Pour Jean Nogué à nouveau, qu'il s'agisse de l'odeur de l'autre ou du parfum dont il ou elle se pare, son emprise olfactive crée toujours une confusion. Nous retrouvons l'idée d'une perte de soi si nous ne savons plus jusqu'où les odeurs nous pénètrent, jusqu'où notre propre sphère olfactive se propage. Le sens olfactif bouscule de cette manière toute idée d'appartenance, ou

20 Sartre J.-P. (1988), *Baudelaire*, Paris, Gallimard, p. 221.

21 Fontanille J. (2011), *Corps et sens*, Paris, Presses universitaires de France, p. 64.

d'appropriation en un sens, si nous faisons nôtre ce qui est autre, si notre essence se dilue dans l'altérité.

De telles impressions nous ôtent à nous-mêmes, elles nous font oublier, jusqu'à une sorte d'accablement délicieux, la solitude de notre existence dans les bornes d'un corps singulier : entre l'effluve qui nous pénètre et nos propres profondeurs, s'établit un échange que rien ne semble devoir limiter, échange du moi et de cet insaisissable objet qu'aucune possession ne saurait retenir²².

Sur le plan individuel et interindividuel encore, la pénétration réciproque que crée l'expérience olfactive de l'autre ou de quelque-chose-autre nous fait en quelque sorte sortir de nous-mêmes, c'est en ces termes une *ek-stase*. Nous nous imprégnons sur l'autre, dans l'autre, nous diffusons ce panache qui nous suit littéralement ou métaphoriquement, nous créons une association mentale parfois inaltérable, jusqu'à l'addiction, voire jusqu'à une réduction complète de notre présence au seul parfum. En nous invitant à une quête de l'autre sensible et sentant, cette emprise de nous-mêmes, pour ce qu'elle a d'invasif, promet un érotisme fécond, semblable au laisser-aller qui nous désarme lorsque nous succombons à un parfum : « l'évidence du parfum possède une conviction irrésistible, elle pénètre en nous comme dans nos poumons l'air que nous respirons, elle nous emplit, nous remplit complètement, il n'y a pas moyen de se défendre contre elle²³ ».

C'est la notion que construit le psychiatre Eugène Minkowski lorsqu'il présente le « principe de pénétration » comme le contact vital avec la réalité. Il s'agit pour lui de caractériser à la fois une volonté dynamique qui émane du plus profond de nous-mêmes et notre réceptivité à capter celle de l'ambiance. La pénétration que nous abordons n'a donc pas qu'une évidente connotation érotique et sexuelle. Elle exprime une attitude d'ouverture, de porosité de l'espace qui peut se traduire très concrètement.

Nous nous sentons comme emportés en avant par le devenir, comme bercés doucement par lui, et si nous paraissions renoncer ainsi à nous-mêmes, nous goûtons en même temps ce qu'il y a de sublime dans la faculté de se confondre avec le devenir ambiant, de se sentir uni aussi intimement que possible à lui, de se dissoudre, pour ainsi dire, en lui, tout en se rendant compte de la valeur de cette pénétration réciproque²⁴.

²² Nogué J. (1936), « Essai d'une description du monde olfactif », art. cité, p. 231.

²³ Süskind P. (2006), *Le parfum*, Paris, Le Livre de poche, p. 105.

²⁴ Minkowski E. (2013 [1933]), *Le temps vécu*, Paris, Presses universitaires de France, p. 58.

Le « temps vécu » de Minkowski est un temps habité, qui ne demande pas une attention particulière mais une disposition laissée, un principe d'équilibre qui s'opère, comme dans son exemple de la contemplation, qui n'est pas mieux sentir, mais sentir plus profondément. Nous pouvons dire d'une scène olfactive que nous la contemplons dans une attitude vague d'attention flottante, elle est en ce sens pleinement atmosphérique.

C'est bien plus un laisser-aller qui nous donne justement la possibilité de nous absorber entièrement dans ce que nous contemplons et de nous laisser pénétrer par lui. Il y a entre celui qui contemple et la chose contemplée comme un échange ininterrompu de contacts réciproques, comme une succession constante de flux et de reflux allant de l'un à l'autre, si dense d'ailleurs qu'on ne saurait songer à la décomposer en phases distinctes, et c'est ainsi que naît l'impression d'un tout dans lequel le sujet et l'objet se confondent dans un mouvement harmonieux²⁵.

Dans cette piste conceptuelle qui correspond tout à fait à la modalité olfactive, nous répétons la nature vivante du champ perçu, qui active la sensibilité en question : « la chose contemplée s'anime, devient aussi vivante que moi, pénètre jusqu'au fond de mon être, devient la source de mon inspiration²⁶ ». Minkowski relie ici sa pensée à la notion de « syntonie », où une harmonie semble s'installer entre un individu et son environnement : « la syntonie vise le principe qui nous permet de vibrer à l'unisson avec l'ambiance, tandis que la schizoïdie, au contraire, désigne la faculté de nous détacher de cette même ambiance²⁷ ». En somme, comme souvent dans ce domaine, ce qui est établi ici, c'est qu'à partir d'états diagnostiqués au niveau psycho-pathologique avancé, nous pouvons caractériser des tendances nuancées qui désignent des phénomènes courants. À ce niveau, suivant notre état ou notre parcours, une même odeur peut très bien nous sembler en accord parfait avec notre humeur, puis nous dégoûter de façon puissante, ou au contraire il nous est possible de l'apprivoiser, de la considérer comme domestique.

Aspirer

À la suite de son ouvrage *Le temps vécu*, Minkowski rédige *Vers une cosmologie*, une pensée de la vibration du monde à partir de la psychiatrie, la manifestation de notre élan à le vivre, à le rencontrer, dans lequel il consacre à la modalité olfactive le passage, court mais

²⁵ *Ibid.*, p. 60.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 67.

saisissant, du « se répandre ». Minkowski insiste sur ce terme de *répandre*, puisqu'il évoque la totalité de l'action olfactive qui ne se répand pas « *sur* ou *dans* un objet quelconque, mais confère à l'atmosphère ambiante, en s'y mêlant d'une façon particulièrement intime, une qualité première et nous révèle son existence²⁸ ». Cette définition dépasse celle d'une interprétation strictement scientifique qui qualifierait les propriétés physico-chimiques de l'air, elle a plutôt un sens entier, qui se lie à l'atmosphère « au sens vital du mot ».

L'odeur se *répand* dans l'air. Une nouvelle propriété est mise en évidence ainsi. La façon dont l'odeur se met en rapport avec l'air, avec l'atmosphère est unique en son genre. Elle nous révèle le sens premier de la propriété désignée par les mots : se répandre, s'infiltrer, se diffuser dans l'air; bien plus, elle nous révèle l'existence de l'*atmosphère*. Elle est l'atmosphère pourvue de sa qualité fondamentale²⁹.

L'idée générale de la notion d'atmosphère exprime une sensibilité qui n'est pas présente dans l'espace abstrait. Elle fait elle-même partie de l'espace et sa perception nous relie au monde, à l'environnement qui la contient. Dans cette réflexion actualisée, l'odeur et l'atmosphère olfactive nous parviennent non seulement parce que nous leur sommes disposés, mais surtout il nous est donné d'élever l'intensité par « l'aspiration ». Aspirer se présente comme notre possibilité individuelle et interindividuelle d'activer l'atmosphère, en particulier sa qualité olfactive, une prise sur le réel qui rejoint la capacité libératrice de la respiration que nous avons évoquée.

« Aspirer » me paraît être avant tout la traduction active de ce qui m'est donné de façon très générale par « se répandre » ou « pénétrer dans... ». Je puis laisser pénétrer en moi l'atmosphère par tous les pores de mon être, mais je puis aussi, pour renforcer son action, pour la rendre plus intense et plus pénétrante, l'aspirer de toutes mes forces, sans que cet « aspirer » soit nécessairement un mouvement respiratoire plus ample³⁰.

L'ambiance olfactive n'est pas pour autant omniprésente, elle se dilate et se diffuse comme un fluide. Elle ne se pose pas sur un objet de l'espace, ni ne nous est spécialement adressée comme le serait la compréhension mystique du *pneuma*; elle existe indépendamment de nous. Elle peut ainsi être comprise comme indépendante de sa source,

28 Minkowski E. (1999 [1936]), *Vers une cosmologie. Fragments philosophiques*, Paris, Payot, p. 115.

29 *Ibid.*, p. 115.

30 *Ibid.*, p. 118.

telle une propriété de l'atmosphère ambiante. En plus d'être teintée d'un potentiel affectif, une telle atmosphère peut, selon Minkowski, présenter des qualités morales qui concernent en particulier sa lecture psychiatrique. L'*aspiration* dépasse en ce sens la relation exclusive au processus physiologique, c'est à la fois une introspection et une immersion. Si nous revenons vers Nogué, lui aussi comprend que l'odeur s'active en l'aspirant et que cette activation n'est pas que thermodynamique ; elle porte un statut ontologique et engage une synergie immersive.

Elle a besoin, en effet, d'être aspirée, c'est-à-dire, d'être tirée de l'étendue externe et elle est suspendue dès que cette aspiration cesse. Lorsqu'elle est perçue, elle établit entre la région de l'espace qui est sentie comme nôtre et le milieu ambiant une continuité indivise, en sorte que l'on peut dire indifféremment que l'odeur nous pénètre ou que nous plongeons en elle, ces deux expressions marquant seulement une orientation inverse du mouvement de l'attention³¹.

Tellenbach, lecteur de Minkowski et de Nogué, relie leur réflexion à sa propre compréhension. Ce n'est pas pour lui qu'une exposition à l'atmosphère olfactive ambiante, mais une acceptation plus ou moins volontaire de son « insistance ». C'est en tout cas une activité sentiente qu'il relie alors au « phénomène du moi actif, destiné à rendre encore plus vivants certains phénomènes essentiels de la vie³² ». Le processus d'aspiration, qu'il nomme lui le « flairement atmosphérique³³ », va en cela au-delà du besoin vital de la respiration, il fait partie intégrante de l'activité mentale et active le monde pour nous, lui confère une tonalité dynamique. « Dans l'olfaction nous n'avons pas le parfum de la fleur là-bas sur la fenêtre mais dans le nez, c'est-à-dire à l'intérieur de notre corps. Il n'y a pas d'ici et de là-bas. L'odeur agit sur nous sans limite ; autrement dit nous plongeons dans elle³⁴. »

Par son mode de perception tout à fait intime, assimilant immédiatement l'odeur, le sens olfactif crée en nous des impressions personnelles comme partagées qu'il nous est difficile de retranscrire précisément. C'est parce qu'il fait complètement partie de nous qu'il est difficile d'en détacher les propriétés objectives. Nous retrouvons l'image du plongeon proposée par Nogué, qui évoque, en plus de la disponibilité, une jetée hors de soi, un acte délibéré. Encore une fois il est très difficile de se défaire, le souhaiterions-nous, de l'attachement

31 Nogué J. (1936), « Essai d'une description du monde olfactif », art. cité, p. 239-240.

32 Minkowski E. (1999 [1936]), *Vers une cosmologie*, op. cit., p. 118.

33 Tellenbach H. (1985), *Goût et atmosphère*, op. cit., p. 42.

34 *Ibid.*, p. 25.

olfactif et cette immersion à laquelle nous consentons peut aussi se révéler chez Tellenbach un abîme duquel nous aurions beaucoup de mal à remonter. Avec lui, le lien qui se tisse entre les disciplines de la psychiatrie et de la psychopathologie d'une part, et d'autre part la phénoménologie, apparaît cohérent comme domaines du soi et de l'expérience par le monde de l'odorat. Ce que l'on comprend, c'est que les caractères d'usages, les caractères esthétiques, culturels, de communauté définie géographiquement, constituent aussi une porte pour relier le subjectif ou l'intersubjectif au social. L'atmosphère olfactive traverse ces champs et ces échelles, elle nous pénètre, nous inspire quand nous l'inspirons, elle est dynamique et vitale, elle nous change autant qu'elle change les ambiances que nous vivons, en un mot elle nous imprègne.

Bibliographie

- Bergson H. (1908), *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Alcan.
- Bonnefoy B. (2007), « Pourquoi sommes-nous gênés par les odeurs ? Le rôle de quelques facteurs psychosociaux », *Revue air pur*, 73, p. 15-18. En ligne : www.academia.edu/17163036/Pourquoi_sommes_nous_gênés_par_les_odeurs_Le_rôle_de_quelques_facteurs_psychosociaux
- Candau J., Wathelet O. (2006), « Le nez cardinal », *Sigila*, 18, *Secrets des sens – Segredos dos sentidos*, p. 49-61.
- Cerulo K. A. (2018), « Scents and Sensibility: Olfaction, Sense-Making, and Meaning Attribution », *American Sociological Review*, p. 361-389. DOI : 10.1177/0003122418759679
- Corbin A. (2008), *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Flammarion.
- Dulau R. (2005), « La mesure des odeurs. Du matériel à l'immatériel », dans Paquot T., Younès C. (dir.), *Géométrie, mesure du monde*, Paris, La Découverte, p. 217-231.
- Fontanille J. (2011), *Corps et sens*, Paris, Presses universitaires de France.
- Fuchs T. (2000), *Leib, Raum, Person*, Stuttgart, Klett Cotta Verlag.
- Holley A. (1999), *Éloge de l'odorat*, Paris, Odile Jacob.
- Illich I. (1988), *H2O. Les eaux de l'oubli*, Paris, Lieu Commun.
- Illich I. (2004), *La perte des sens*, Paris, Fayard.
- Karmon D., Anderson C. (2016), « Early Modern Spaces and Olfactory Traces », dans Richardson C., Tara Hamling H., Gaimster D. (dir.), *The Routledge Handbook of Material Culture in Early Modern Europe*, Londres, Routledge, p. 354-370.
- Macé M. (2023), *Respire*, Paris, Verdier.
- Michaux H. (2004 [1935]), *La nuit remue*, Paris, Gallimard.
- Minkowski E. (1999 [1936]), *Vers une cosmologie. Fragments philosophiques*, Paris, Payot.
- Minkowski E. (2013 [1933]), *Le temps vécu*, Paris, Presses universitaires de France.

- Nogué J. (1936), « Essai d'une description du monde olfactif », dans Janet P., Dumas G. (dir.), *Journal de psychologie normale et pathologique*, p. 230-275
- Sartre J.-P. (1988), *Baudelaire*, Paris, Gallimard.
- Serres M. (2014), *Les cinq sens*, Paris, Fayard/Pluriel.
- Simmel G. (2013), *Les grandes villes et la vie de l'esprit* suivi de *Sociologie des sens*, Paris, Payot.
- Süskind P. (2006), *Le parfum*, Paris, Le Livre de poche.
- Tellenbach H. (1985), *Goût et atmosphère*, Paris, Presses universitaires de France.
- Tonelli A. (2011) « *Effluve de communication. Le rôle de l'odeur dans la communication interpersonnelle : vers une modélisation de la communication olfactive*, thèse de doctorat, Aix-Marseille 2.